



Bacchanales, 2013

Huile sur toile de Marion Bataillard
(195 x 520 cm).
Des Montluçonnais ont posé pour ce grand
format récemment acquis par le puissant
collectionneur chinois Zhang Rui

ARTISTE

Après l'école, le séjour en résidence est un peu le service national de l'artiste. Les vrais réseaux se tissent dans ces havres perdus. Quelques édens où poser son chevalet.

Par THOMAS LÉVY-LASNE

Alors que l'étudiant aux Beaux-Arts s'angoisse du bon déroulement de son diplôme, l'attend une aventure bien plus périlleuse : le vide. Dans un dénuement total le jeune diplômé, s'il n'abandonne pas la carrière artistique comme 80 % des diplômés des écoles d'art de France, va devoir autofabriquer son statut d'artiste. Les 223 résidences d'arts visuels du pays apparaissent alors comme une étape cruciale. De six mois dans un département de soins longue durée au CHU d'Angers à un mois dans le sémaphore de l'île d'Ouessant, de trois mois dans une institution culturelle comme les Beaux-Arts de Bourges à six mois chez un particulier au milieu de la forêt de Tronçais au "DomaineM", le territoire est constellé de résidences. Elles font des appels à projet décrivant précisément les enjeux, entrelardés d'une novlangue comique telle : "Une résidence de création participative qui prouve la création contemporaine en initiant la rencontre et le dialogue entre de multiples pratiques artistiques et le public au gré des diverses étapes du processus de création." Concrètement, contre du temps et de l'espace pour travailler dans des lieux pas toujours confortables et une compensation financière souvent minimale, on demande à l'artiste de mettre en valeur le territoire hôte, de créer du lien social, de se faire le médiateur du travail qu'il vient de produire. Les artistes doivent postuler par dossier et, s'ils sont présélectionnés, se mesurer à un jury.

PHOTOS D.R.

ERRANT

C'est souvent une première expérience professionnelle et des artistes reconnus aujourd'hui comme Mireille Blanc ou Maude Maris ont vécu leur première résidence comme une légitimation de leur démarche artistique. Avoir un encadrement bienveillant et des retours sur leur travail n'était pas négligeable alors qu'elles entamaient leur parcours. Il y a souvent une traversée du désert d'une dizaine d'années entre l'école et la galerie, le travail de maturation de l'artiste est lent. Yann Lacroix, peintre de 30 ans, parle de la solitude du coureur de fond ballotté entre petits boulots alimentaires et résidences entre Montluçon et Chars. Il se souvient d'un mois de bonheur à Chamalot où, après une longue période sans peinture, c'était l'explosion heureuse. Mireille Blanc, dans cette même résidence, en a profité pour s'attaquer au grand format, un tableau qui ne rentrait pas dans son petit atelier parisien. Dans ces parenthèses enchantées et précaires, Maude Maris aime à adapter sa peinture

au milieu dans lequel elle travaille, que ce soit un quartier pauvre ou dans un magnifique bâtiment d'Odile Decq de la résidence Saint-Ange qui vient d'obtenir le Prix national de la construction bois. Une résidence de six mois comme Shakers, installée dans l'ancienne école amiantée d'une banlieue chaude de Montluçon, a vu, par la qualité de sa sélection, se former un véritable réseau d'artistes. On peut comprendre qu'il y ait une certaine solidarité entre artistes à "avoir fait Shakers" comme on a fait son service militaire. Des artistes issus de la province, comme Marion Bataillard, Yann Lacroix ou Maude Maris, ont initié paradoxalement leurs réseaux parisiens par Montluçon. Maude Maris est entrée dans la Galerie Isabelle Gounod présentée par

Un mois de bonheur à Chamalot

Jérémy Liron, lui-même passé par Montluçon. Encore plus étonnamment, Lionel Sabatté, sculptant sur la place d'un village de la Meuse lors de sa résidence Vent des Forêts, se faisait aider par des agriculteurs plus au courant

que lui des dernières expositions glamours ; ils suivaient encore les artistes passés par ce même village. Marion Bataillard a choisi quant à elle, après sa résidence, de rester sur place, profitant des réseaux régionaux d'aide à la création.

La vie d'artiste est un mélange d'âpreté et de reconnaissance et c'est après deux ans d'isolement à Montluçon que Marion Bataillard a reçu le grand prix du Salon de Montrouge lui ouvrant une exposition au Palais de Tokyo. Un tableau géant, *Bacchanales*, peint d'après des modèles nus montluçonnais, a trouvé ainsi récemment un acquéreur à la Galerie Amy Li de Pékin, pour le grand bonheur du directeur de Shakers, bénévole méritant pendant onze ans, Michel Dubecq, qui travaille par ailleurs dans l'industrie alimentaire. Tenir une résidence demande en effet une implication aussi importante que celle des artistes. Christine et Philippe Pée, respectivement ingénieur à la SNCF et enseignant chercheur en physique, s'occupent depuis dix ans de leur résidence de Chamalot, hameau corrézien¹. C'est un travail bénévole à plein temps que défendre son association loi 1901 et ses subventions avec les rapports de force, les élus et les postes qui changent. C'est alors à eux de remplir des dossiers pour obtenir des aides financières aux valeurs variables d'une année à l'autre et dans les dates de paiement : subventions publiques de la Drac, du conseil régional, du conseil départemental, de la communauté de communes.

AIRBNB DE LA RÉSIDENCE

Si les artistes sont souvent contraints à donner quelques cours, animer quelques ateliers portes ouvertes ou à rencontrer des élus locaux, c'est surtout leur travail qui les préoccupe dans une fuite en avant justifiant les sacrifices du moment. Jérôme Zonder, immense dessinateur de 42 ans, ne se plaint pas d'avoir fait trois ans l'artiste errant d'un centre d'art à un autre, d'une expo à l'autre, sans domicile fixe. Pragmatique, l'artiste numérique David Guez a créé un Airbnb de la résidence d'artiste², un particulier peut proposer un espace de travail aux artistes contre une œuvre d'art. Une réussite : plus d'une centaine de résidences en moins d'un an d'existence. Il y a toujours un danger à critiquer une politique culturelle, on tombe souvent sur l'argument qu'il vaut mieux quelque chose plutôt que rien. Les artistes préféreront toujours des résidences à 500 euros par mois à pas de résidence. Face aux élus ou aux collectionneurs, ce n'est pas dans l'intérêt des résidences, ni des artistes, de communiquer sur les sollicités précaires de leur travail. On reste pourtant certain que les subventions ne sont pas à la hauteur de l'implication, de la vitalité et de la qualité des artistes français, mais également de ceux qui les soutiennent ●

¹ Ici aussi un réseau s'est formé et pour les dix ans du lieu, 10 galeries parisiennes présenteront le travail des résidents dont Mireille Blanc, Marion Bataillard, Maude Maris et Yann Lacroix. "10 ANS DE RÉSIDENCES, 10 GALERIES, 1 PARCOURS DE PEINTURE CONTEMPORAINE AU CŒUR DE PARIS" du 3 au 25 février prochain.
² www.hostanartist.com